

RÉCIT DE VOYAGE DU PASTEUR CHRISTIAN GERLINGER, AUMÔNIER DE L'ARMÉE D'ORIENT (1855–1856)

JEAN-NOËL GRANDHOMME

(Strasbourg)

INTRODUCTION

Temps de la souffrance et de la mort, le temps de la guerre rapproche souvent les hommes de Dieu – parfois jugé moins « utile » en d'autres périodes de l'existence. Pour apporter les secours de la religion aux soldats des aumôniers ont depuis longtemps été attachés aux armées, et la guerre de Crimée ne fait pas exception à cette règle. Ce conflit est d'ailleurs parfois présenté par la presse catholique de l'époque comme une « croisade contre l'Église schismatique », même si d'autres polémistes regrettent que la France se range aux côtés des Turcs contre des chrétiens, certes séparés de Rome, mais chrétiens tout de même.

Il n'existe alors dans l'Empire français qu'une aumônerie de la marine, organisée en 1852 sur l'inspiration du chanoine Coquereau, ecclésiastique connu de longue date pour ses opinions bonapartistes¹. Dans l'armée de terre des aumôniers sont aussi présents, mais la grande aumônerie ne sera organisée qu'en 1857. Cet état de fait apparaît en somme assez conforme à la politique du Second Empire en matière religieuse : soutien affiché à l'Église, mais aussi mesquineries administratives, indifférence, désir de domestiquer la religion, de la mettre au service du régime. La réaction du maréchal Vaillant, ministre de la Guerre, face à un projet d'organisation de l'aumônerie militaire présenté par l'abbé Weber, résume bien l'état d'esprit des autorités : « L'aumônerie serait la plus fâcheuse chose que l'on puisse imaginer ; avec elle on va revoir cette influence du clergé dans l'avancement, l'hypocrisie remplaçant les titres réels. Non, jamais ! »

Au cours de la guerre de Crimée, ce ne sont pourtant pas moins de six cents volontaires qui se présentent, venant du clergé régulier ou séculier. Tous, loin de là, ne sont pas autorisés à embarquer pour l'Orient ; des prêtres déjà présents dans l'Empire ottoman – notamment des lazaristes – tenteront de pallier les insuffisances.

¹ Pour l'histoire des aumôniers sous le Second Empire, voir Vicariat aux armées françaises. *L'Aumônerie militaire française*, n° spécial de la revue *Croix de Guerre*, Paris, 1960, pp. 51–55.

Les effectifs de l'aumônerie protestante – puisqu'il va être question ici d'un pasteur – sont beaucoup plus réduits encore.

Les protestants ne constituent qu'une faible minorité de la population française et appartiennent aux deux grandes Églises : réformée (calviniste), notamment dans le Gard, en Charente, dans la Drôme – 480 000 personnes en 1851 – et luthérienne (de langue allemande en Alsace et française à Montbéliard) – 270 000 personnes en 1851. À Paris, du fait du pouvoir attractif de la capitale, les deux communautés sont représentées. Les protestants jouent toutefois dans la société un rôle hors de proportion avec leur importance numérique ; ils sont notamment nombreux au sein des « couches nouvelles » qui émergent en ce milieu du XIX^e siècle : médecins, professeurs, commerçants, industriels, ainsi que chez les militaires, les hauts fonctionnaires (comme le baron Haussmann), les hommes politiques (à l'exemple de François Guizot, un des principaux ministres de Louis-Philippe). En vertu des articles organiques de 1802 les deux Églises protestantes sont reconnues et salariées par l'État à l'égal de l'Église catholique et de la communauté juive (même s'il existe depuis 1849 une Union des Églises évangéliques libres de France, séparée de l'État).

C'est le récit de la mission en Orient pendant la guerre de Crimée d'un aumônier luthérien alsacien, Christian Gerlinger, qui va être ici présenté. Le document qui constitue la source de cette communication, complètement inédit, nous a été confié par la famille du pasteur. Le texte d'origine est rédigé en allemand – langue littéraire de la plupart des Alsaciens, surtout luthériens, à cette époque, leur langue maternelle étant le dialecte alsacien, ce qui n'empêche pas, comme c'est le cas ici, une bonne connaissance du français par l'auteur –, il est calligraphié à l'ancienne. Il a donc d'abord fallu le transcrire en allemand actuel, puis le traduire. Vicaire à Betschdorf, dans le nord du Bas-Rhin, depuis le 11 novembre 1852, Christian Gerlinger apprend le 19 mars 1855 sa nomination – à sa demande ? il ne le précise pas – comme aumônier militaire à Constantinople. Cette fonction va lui permettre d'aller à la rencontre de la misère humaine dans les lazarets de la capitale de l'Empire ottoman engagé dans une guerre contre la Russie, au cours de laquelle il a reçu le soutien des Français et des Britanniques, qui veulent à tout prix éviter que le tsar s'empare des Détroits (Bosphore et Dardanelles) et puisse ainsi faire entrer sa flotte en Méditerranée.

Mais l'odyssée du jeune pasteur alsacien le conduit surtout à découvrir l'Orient musulman et chrétien, ses paysages, ses hommes et leurs coutumes. Après l'avoir accompagné jusqu'à Constantinople, nous le suivrons dans ses pérégrinations en adoptant une approche thématique : sa mission auprès des malades, le métier d'aumônier, la découverte de l'Orient, puis celles de ses institutions et de l'islam ; les rapports avec les protestants, le regard porté sur les autres chrétiens et, enfin, le voyage de retour.

LE VOYAGE

Afin de se préparer à sa mission, Gerlinger passe d'abord une semaine dans la maison familiale de Lembach, pour y puiser des forces en quelque sorte, puis, se confiant à la miséricorde divine, il se met en route. À Strasbourg il reçoit un très bon accueil de la part du président Braun et du pasteur Stöss (qui lui donne des conseils sur l'attitude à observer dans les hôpitaux et lui recommande « de la modération en tout » : « mener une vie très régulière, garder la tête froide et les pieds au chaud », et consommer des boissons alcoolisées comme le *curaçao* pour lutter contre les infections. Le 31 mars Gerlinger quitte Strasbourg, salué sur le quai de la gare par Braun et d'autres personnalités, dont le pasteur Leblois², et il roule vers Paris très satisfait de ce début de périple, juste un peu irrité de la « facture d'apothicaire » de son tailleur.

Dans la capitale, il se rend aussitôt à la chapelle de l'Oratoire pour la cérémonie du dimanche des Rameaux, puis il va prendre ses instructions au ministère de la Guerre. En attendant que divers documents soient en règle, il est employé comme vicaire par le pasteur Vallette de l'Oratoire, qui le charge de prêcher le lundi de Pâques, 9 avril. Cette tâche ne lui plaît guère, et il commence à craindre qu'on ne le renvoie chez lui lorsqu'arrive enfin la nouvelle de sa nomination définitive. Par Lyon et Valence, il rejoint Marseille, où il embarque le 16 avril à bord du « majestueux paquebot » *Indus*. La traversée est l'occasion d'un premier contact avec le corps expéditionnaire : les soldats de la garde impériale, qui forment une bonne partie des passagers, raconte-t-il, se lèvent de leur « couche » (c'est-à-dire du pont) dès quatre heures du matin et entament leur journée par un brin de toilette.

Curieux aumônier militaire, Gerlinger ne se sent pas très à l'aise dans cette ambiance, ni avec ses voisins de cabine d'ailleurs (un général français qui se rend sur le champ de bataille et un Anglais guindé). Il préfère admirer le spectacle qu'il lui est donné de voir depuis le pont le lendemain 17 : la Corse, dont les monts sont couverts de neiges, la Sardaigne, puis l'immensité de la pleine mer. Le 18 ce sont les Apennins, la Calabre, la Sicile avec ses plantations d'orangers et ses oliveraies, et surtout l'Etna, lui aussi couvert de neige. Le 21 avril l'*Indus* est en vue d'Athènes. L'Acropole laisse Gerlinger bien froid, puisqu'il ne signale que « des ruines sur une hauteur ». En revanche Le Pirée lui apparaît comme « un très beau port, modelé par la nature ». Un navire de guerre français, le *Gomer*, y a fait escale, ce qui vaut au paquebot d'être salué par un coup de canon et de la musique militaire. De l'autre côté de la mer Égée, voici l'île de Mytilène, les ruines de Troie, Gallipoli, la mer de Marmara – aux eaux vertes qui contrastent avec celles

² Père du futur défenseur d'Alfred Dreyfus et de son frère, le général commandant l'armée française d'Orient pendant la Première Guerre mondiale.

de la Méditerranée, toutes bleues –, et, enfin, Constantinople, le 23 avril. Aucun passager ne veut manquer l'entrée dans le port, malgré le vent, assez fort.

« Nous étions en extase, raconte le pasteur, devant la construction originale des maisons entourées de cyprès, de platanes et d'autres arbres encore, qui s'élevaient sur les pentes des collines environnantes ; devant la majesté des tours massives des mosquées qui contrastaient avec les sveltes minarets. Chacun était plein d'admiration devant ce spectacle merveilleux, ce vaste port qui ne trouve pas facilement son égal, rempli de bateaux de toutes sortes. De tous côtés on pouvait apercevoir des vaisseaux de guerre, à bord desquels les bouches à feu inspiraient le respect. » Car la mort est bien présente dans cette ville de « l'arrière ». « Parmi les imposantes maisons que nous venons de voir, ajoute en effet aussitôt le voyageur, certaines hébergent un grand nombre de nos frères malades, blessés ou estropiés, qui souffrent sur un lit d'hôpital. Et pendant que nous contemplions les magnifiques bâtiments de la cité, sur le côté opposé, on débarquait de pauvres blessés et malades et, parmi eux, certains passagers pensent avoir aperçu des cadavres. Quel navrant spectacle pour les braves soldats qui se trouvent brutalement confrontés aux si dures réalités de la guerre qui les attendent ! Pendant tout le voyage sur l'*Indus* ils s'étaient montrés courageux et joyeux ; ils avaient bien surmonté les dangers de la mer. Dans plus d'une âme devait maintenant affleurer la douloureuse interrogation : "Lequel d'entre nous fera en sens inverse le chemin vers la patrie ? Serai-je moi aussi un triste hôte des hôpitaux ?" Cette si belle ville apparaissait soudain silencieuse et morte. Toute cette tristesse semblait rejaillir sur les passagers de l'*Indus*. »

LES MALHEURS DE LA GUERRE

Après cette « entrée en matière », Gerlinger a dès le 25 avril un plus vaste aperçu de la misère humaine engendrée par le conflit. « Aujourd'hui, écrit-il, M. Frossard – son prédécesseur – m'introduit dans mes nouvelles fonctions. Il va sans dire que je ne me sens pas trop à l'aise, d'autant plus que, dès notre arrivée dans un hôpital situé non loin de la Corne d'Or, deux médecins nous annoncent que le typhus et le choléra règnent en maîtres. Mon cœur bat la chamade en entrant dans cet imposant bâtiment, mais je m'habitue très vite à l'aspect des malades. » La visite se poursuit par l'hôpital Maltépé, en longeant d'antiques murailles qui paraissent à Gerlinger dater de l'époque romaine. Le lendemain, 26 avril, il découvre l'hôpital installé dans l'école Préparatoire, puis ceux de Péra le 27, de l'école Polytechnique le 30 et de Daoud Pacha le 1^{er} mai. Le 3 mai il rencontre à Gulhané deux jeunes gens originaires d'Alsace, dont le blessé Metz, de Kuhlendorf (près de Betschdorf), et Krumeich, qui vient d'écrire une lettre chez lui, à laquelle Gerlinger ajoute une salutation pour une connaissance du village. Une autre fois

c'est un nommé Mergel, de Colmar, qui lui demande d'écrire à sa place à son curé. « Chaque jour, lorsque je reviens de l'hôpital, j'ai le sentiment d'avoir accompli une bonne action », écrit le pasteur. Et le travail ne manque pas : il lui arrive fréquemment de croiser dans les rues les convois funéraires de malheureux morts du choléra, qui arrivent tous les jours du camp de Maslak. Il s'attache tout spécialement à un compatriote, Jacques Muller, qui souffre de dysenterie. Mais lorsque le pasteur retourne à l'hôpital de Raiz Chiflik le 30 juin pour une nouvelle visite le lit du jeune soldat est occupé : il est mort dans la nuit.

Cette mort est partout et n'épargne personne. Le 24 juillet la journée débute par un enterrement, celui d'un officier protestant originaire de La Rochelle, Henri Gareaud, mort du choléra à l'hôpital des religieuses de Péra. Le 4 avril 1856 il lui sera donné d'observer le cortège funèbre d'une personnalité catholique, musique en tête, le corps précédé par un nombre impressionnant de prêtres et de capucins. Les cantiques des religieux et des enfants de chœur alternent avec la musique. Les porteurs du cercueil sont vêtus de blouses bleues et portent un bonnet grec rouge avec une bordure en fourrure noire.

Au typhus et au choléra s'ajoutent le froid, qui brûle les chairs, et le gel, qui saisit les membres (comme ceux de ces malheureux accueillis le 15 janvier 1856 à l'hôpital du Champ de manœuvres). « Il est bien triste, commente le pasteur, de voir comment ces soldats ont toutes les peines du monde à effectuer le court trajet qui les sépare de l'hôpital. Une fois sur place et dûment enregistré, chacun n'a qu'une hâte, celle de s'allonger sur un lit, mais se pose une question cruciale : "Pourrai-je me relever ?" » L'hygiène semble en effet rudimentaire. « Afin de protéger un peu les blessés, écrit-il le 19 février, on commence enfin à faire des pulvérisations dans les chambres pour éviter qu'ils soient contaminés par les malades et à répandre du chlorure de chaux afin de combattre les funestes émanations. »

Mais ces mesures n'ont qu'une efficacité toute relative. « Triste journée, commente Gerlinger le 19 février, à la sortie de l'hôpital de Ramiz Chiflik. Jusqu'à présent on pouvait prévoir que tel ou tel se remettrait ou que d'autres mourraient. Ce n'est plus le cas. Désormais, celui que l'on croyait le plus éloigné du danger décède le premier. Certains arrivent avec un début de scorbut. Ils sont pleins de joie de vivre, très gais, car leur état ne semble pas inspirer de craintes ; après quelques jours ils sont pourtant tout proches de la mort. La fièvre typhoïde s'attaque aux bien-portants et les terrasse en grand nombre. Aujourd'hui j'ai trouvé un jeune homme qui pensait rester huit jours, mais peut-être que c'est cette nuit qu'il succombera car il a déjà perdu complètement l'ouïe et on ne peut plus s'entretenir avec lui qu'à force de gestes. Il m'a serré la main pour me montrer qu'il m'avait reconnu. » Maigre consolation, « il paraît qu'avec la fièvre on s'en va sans douleur. » Ainsi le soldat expire « anonyme comme on l'a apporté, il faut juste rayer un nom sur une liste et c'est tout ». Les médecins, y compris le médecin-chef de Ramiz Chiflik (le 27 février) ne sont pas épargnés par le fléau.

UN PARFUM D'ORIENT

Pour se changer les idées et parce que son service lui en laisse malgré tout le loisir, Gerlinger profite de son séjour pour observer le pays dans lequel il vit. À peine débarqué, il s'engage résolument avec ses bagages dans des ruelles très étroites et à chaque croisement pense tomber sur une véritable rue. Mais il doit bientôt se rendre à l'évidence : il en sera partout, ou presque, ainsi ! inutile de chercher de grandes avenues aérées à Constantinople... Dans ces ruelles, on risque à chaque pas de se casser le cou tant les pavés sont inégaux et les trous abondent. C'est pour cette raison qu'on ne voit guère d'attelages luxueux, exception faite pour quelques riches pachas. En revanche les simples sujets sont très mal lotis. « Que dirait un jeune paysan alsacien s'il devait traverser son village en pareil équipage ? », se demande Gerlinger à la vue des chariots locaux. « De loin déjà on entend un sifflement désagréable et le bruit infernal des roues – les Turcs semblent ignorer que l'on pourrait les graisser, et l'essieu ne comporte pas un seul morceau de fer – qui tournent tristement et avec grande difficulté. Une paire de bœufs gris-blanc ou de buffles noirs sont à la peine. Si le conducteur ne les rappelait pas à l'ordre en frappant leur maigre corps d'un coup de son long bâton, ils ne demanderaient pas mieux que de déguerpir. »

La campagne est, semble-t-il, à l'image de la ville : les champs sont comme les bêtes de somme, en piteux état en Turquie, lui apprend le 11 juillet un commerçant français installé à Salonique. « Le Turc, dit-il, laisse une terre arable sans la cultiver. Il plante juste ce qui lui faut et loin de lui l'idée de se mettre à assécher les marécages ou à y planter une forêt. Les étrangers aimeraient sans doute bien travailler la terre et la rendre fertile, mais ils n'ont pas droit à la propriété. Voilà un point qui devrait être modifié : si chacun obtenait le droit de propriété, la Turquie deviendrait un pays florissant et les immigrants y trouveraient des sols aussi rentables qu'en Amérique. » Gerlinger ne se hasarderait que très peu dans la campagne, et toujours dans les environs de la capitale. Le 26 septembre, à l'issue d'une promenade en bateau le long du Bosphore, il visite le village de Kanlidjé, « qui aurait un air attrayant si toutes les maisons n'étaient pas hermétiquement fermées. En passant entre les murs on se croit dans un lieu inhabité ; seul quelque chien qui s'avance en aboyant rompt le silence ». Le pasteur est en revanche émerveillé par le laurier, très abondant, qui semble pousser à l'état sauvage ; il sert même de clôture pour les jardins. Le caractère exceptionnel de ces sorties à la campagne est peut-être dû à l'insécurité qui y règne. Gerlinger a appris par exemple qu'à Smyrne (« une des premières villes évangélisées d'Asie Mineure ») et surtout dans ses environs, les habitants sont victimes des brigands grecs, qui les enlèvent et ne les libèrent que contre rançon. Si l'argent ne leur est pas versé, ils assassinent leurs victimes. « Cette coutume se pratique également en Italie, et, davantage encore, en Espagne », croit savoir le pasteur.

La ville n'est d'ailleurs pas sans dangers non plus. Constantinople connaît de fréquentes catastrophes, dont des incendies réguliers. Le 17 juillet c'est une partie du quartier de Péra qui part ainsi en fumée sous les yeux du pasteur : « Les fragiles murs en lattes de bois devenu très sec s'écroulèrent comme un château de cartes de sorte qu'en l'espace de trois heures, trois cents maisons environ furent la proie des flammes. Une solide demeure en pierre sauva le reste du quartier. » « Ne serait la misère dans laquelle ces pauvres gens se trouvent maintenant plongés, on pourrait qualifier cette vision de sublime », ajoute-t-il au risque de passer pour un fils spirituel de Néron. La ville est aussi le lieu de toutes les (mauvaises) rencontres. Le 13 août, en revenant de la banque avec son confrère Reichhardt, il est victime d'une agression dans une ruelle de Galata. Brusquement séparé de son compagnon, il sent une main plonger dans son sac rempli de billets. « Mais ma main, écrit-il, se cramponna fermement sur l'argent et je vis la bande de voleurs déguerpir. Tout cela se passa si vite que je n'eus même pas le plaisir de leur laisser un souvenir à l'aide de ma canne. »

Cet Orient que le jeune Alsacien découvre un peu plus au fur et à mesure que le temps passe réserve toutefois aussi de bien agréables surprises. Au début de son séjour, attiré un jour par une musique assez stridente, il entre avec l'un de ses collègues dans la cour d'un bâtiment situé un peu à l'écart de la rue. Un homme leur fait signe d'avancer, mais après avoir retiré leurs bottes. Conduits à l'étage, ils découvrent dans une immense pièce un groupe de musiciens grecs qui jouent de la clarinette, du violon, de la guitare et du tambour. L'homme prie les Français de s'asseoir, on leur sert des bonbons et du café, on les convie à fumer du *tchibouk*. Lorsque la musique s'arrête, Gerlinger et son ami s'apprêtent à prendre congé, mais plusieurs Turcs, le maître de maison en tête, les prient de les suivre dans une autre pièce où, derrière des barreaux, est disposé tout le trousseau d'une jeune fille à marier : coussins, étoffes de soie chamarrées avec des broderies d'or, service à café en porcelaine, vases de cristal, couverts en argent, bougeoirs, divans, rubans et tapis sont encadrés par de magnifiques bouquets de fleurs. Les visiteurs parviennent à grand peine à quitter la maison sans froisser leurs hôtes, et sortent ébahis tant par l'extrême gentillesse des Turcs que par toutes les splendeurs qu'il leur a été donné de contempler.

Ce sens très développé de l'hospitalité est une des caractéristiques de l'Orient. Un autre ami du pasteur, le capitaine Hazfeld, lui raconte à quelque temps de là son repas chez un pacha : « Pas d'assiette ni de fourchette ; pour certains mets une cuiller en bois ; et lorsqu'on s'était taché les doigts en mangeant de la viande (des côtelettes), on les lavait à l'eau ; pas de dessert. »

Cette société ottomane raffinée est pourtant esclavagiste, Gerlinger en a confirmation en septembre par un « étranger ». « Les esclaves, hommes et femmes, écrit-il, arrivent de Circassie (dans le Caucase) ou de Géorgie, où semble se ternir la branche principale du marché et où on en trouve un grand nombre dans les villes

côtières. Ils ne sont pas considérés comme des objets par les Turcs, mais font partie de la famille, affirme l'informateur. Ils assument certes de gros travaux, mais très souvent ils occupent des postes d'honneur ou de confiance, par exemple de secrétaire, ou dans des emplois similaires. » « Aucune fonction ne leur est inaccessible, prétend à son tour Gerlinger sans faire preuve de beaucoup d'esprit critique, et il n'est pas rare que les plus importants hommes d'État soient d'anciens esclaves. Plus d'un vizir, d'abord acheté comme esclave, s'est élevé jusqu'à sa nouvelle position grâce à l'aide de son maître. Le Turc s'occupe de ses esclaves jusqu'à la fin de leur vie, ainsi ils n'ont pas besoin de mendier leur pain quotidien. » En bref, pourrait-on rêver meilleur sort que d'être esclave d'un Turc ? Le récit du pasteur laisse quelque peu perplexe lorsqu'on le met en balance avec d'autres sources. Il n'est qu'un indice supplémentaire de sa turcophilie.

Le 1^{er} mai Gerlinger parcourt pour la première fois le bazar de Stamboul, où il s'émerveille de la diversité des marchandises, qu'il trouve cependant bien mal éclairées. Il y retournera à plusieurs reprises, notamment le 22 septembre, où il découvre la boutique d'un nommé « Ludovic ». « Depuis l'extérieur le magasin est tout sauf engageant, écrit-il, on n'aperçoit qu'un grand désordre. En entrant une grande quantité d'armes anciennes frappe surtout le regard. On est vite fasciné par toute la belle marchandise, et les petites merveilles que Ludovic tire des coins, recoins et tiroirs de l'arrière-boutique sont tout simplement magnifiques. Ainsi l'extérieur ne présage pas toujours des trésors que peut receler l'intérieur. »

En compagnie d'un soldat turc qui sert de guide et d'un jeune Anglais qui fait fonction d'interprète, la promenade du 1^{er} mai se poursuit par Top Chanah, l'une des plus belles places de Constantinople, où l'on devine les ruines d'une ancienne mosquée et où s'en élève une autre, plus récente et très vaste. Après la joyeuse virée de la veille, au mariage, une scène bien plus macabre attend aujourd'hui le touriste : une sorte de tribunal siège en pleine rue devant un grand concours de peuple, et les « magistrats » dressent le procès-verbal d'un suicide à côté du corps du malheureux, encore suspendu à sa corde. La visite se poursuit par la citerne des mille colonnes, puis par l'hippodrome, où un bas-relief de l'époque de Théodose représente des courses de chars, et où a été érigé un obélisque égyptien.

Un autre jour (le 16 juin) Gerlinger observe les terrasses des cafés, bondées dès le matin, où des groupes sont installés à l'ombre et font usage de narguilés. De tous côtés on entend chanter, tandis que sur la place qui jouxte la caserne *Chasim Pacha* des soldats se passionnent pour les exploits de deux lutteurs. Le 13 juillet le pasteur expérimente une autre coutume très prisée des Turcs, le bain, qui ne lui inspire qu'un commentaire lapidaire : « Si l'on a envie de transpirer, il n'y a rien de mieux » (il aura aussi l'occasion de prendre de nombreux bains de mer, conseillés par son médecin pour soigner une jambe douloureuse). Il va ensuite s'installer dans un café où la bonne société semble s'être donnée rendez-vous. Les femmes consomment des glaces, fument des cigarettes ou mangent des cornichons tout en

bavardant joyeusement. « Leur timbre de voix n'est habituellement guère agréable », commente Gerlinger. Et lorsqu'un vieux Turc lui vante, en français, la beauté de sa langue, il lui répond : « C'est bien possible, mais je suis incapable de comparer. » À plusieurs mois de distance, le 2 mai 1856, Gerlinger s'offre une promenade à cheval le long de la mer de Marmara. Il y croise là aussi les classes aisées qui profitent du beau temps pour se promener. « Les grandes dames turques assises dans des calèches, raconte-t-il, font par instant briller leurs diamants et attirent ainsi les regards des Européens, qui arrivent en nombre. » Dans cette ville où passé et présent s'entremêlent l'occidentalisation aussi fait cependant des progrès : les fanfares militaires turques qui se produisent le dimanche après-midi à Top-Kanah ne jouent que des extraits d'opéras français.

Le visiteur est frappé par le nombre de fêtes qui rythment la vie des Stambouliotes, comme celle du Beiram, qu'il décrit à la date du 15 juin 1855 : « Elle consiste en la représentation d'une pièce de théâtre en plein air. Tous les fonctionnaires, jusqu'au premier ministre, sont vêtus de costumes rutilants et dorés – un merveilleux étalement des richesses orientales – et se tiennent à cheval. Derrière eux viennent, à pied, des serviteurs (plus grand est leur nombre, plus élevée est la fonction de leur maître). Le Sultan lui-même paraît, également à cheval, entouré de sa garde à pied, coiffée de chapeaux ronds ornés d'une touffe de plumes. Le Padishah est chaleureusement salué par le foule, très nombreuse ; il a un air débonnaire. Son nain est costumé en pacha et trône sur un grand cheval. »

LE SULTAN ET LA NATURE DU POUVOIR

Gerlinger comprend vite qu'en dépit de l'ère du *Tanzimat* (des « réformes », inaugurée en 1839), le Sultan Abdul Medjid – qui est aussi le calife, c'est-à-dire commandeur des croyants – jouit de nombreux et anciens privilèges. Le 1^{er} mai 1855, quelques jours à peine après son arrivée, l'aumônier croise ainsi un troupeau de moutons, au sein duquel le souverain choisit chaque année une victime. Une autre coutume revient à intervalle régulier : « Aujourd'hui, écrit Gerlinger le 10 juin, feux d'artifice et coups de canons, magnifiques illuminations : c'est que chaque année le padishah reçoit en cadeau de la part de sa mère une nouvelle épouse choisie parmi les plus belles filles du pays et élevée au harem du Sultan jusqu'à l'âge de douze ou quatorze ans. »

En dépit de la magnificence des pachas, qui contraste avec la simplicité, voire la pauvreté, des simples sujets, « les Turcs ne font pas de grandes différences entre eux, croit savoir le pasteur, ils n'ont pas de noblesse, ne sont pas répartis en castes. Seul le padishah fait exception. Chaque fois qu'il se rend à la mosquée, on tire une quantité impressionnante de poudre en l'air. Si on le rencontre dans la rue il règne tout à coup un silence impressionnant, personne n'ose plus prononcer un seul mot,

chacun reste à la place où il se trouve, le cavalier met pied à terre pour l'assurer de sa soumission. Beaucoup de Turcs, en cette circonstance, se prosternent à terre et touchent le sol avec leur front pour saluer leur souverain ; l'Européen enlève son couvre-chef. Le Sultan montre qu'il est sensible à ces manifestations d'honneur et de respect en dirigeant son regard vers ceux qui le saluent : voilà son salut à lui. Un jour il a esquissé un geste de salutation envers un général français, ce qui a fort déplu aux Turcs, qui l'ont considéré comme un abaissement venant du pacha. »

Gerlinger visite plusieurs lieux qui portent la marque du souverain : d'abord l'ancien Belvédère du Sultan, que l'on gagne par bateau. Le parement de porcelaine, désormais recouvert de tissus, et les vastes galeries « témoignent d'un passé glorieux ». Au-delà d'une colline, Gerlinger et ses compagnons passent devant le Palais des Revenants, « un très joli édifice avec des galeries de marbre blanc et des faïences bleues ». Ils atteignent ensuite le jardin de l'ancien Sérail, « où de vastes allées courent le long du coteau et offrent de belles promenades ». Dans la cour on peut admirer un vénérable platane au tronc tellement large que douze personnes tendant les bras en feraient à peine le tour. Le Sultan débonnaire, qui laisse ainsi son peuple et ses visiteurs se promener dans ce qui fut autrefois le domaine de ses ancêtres, sait pourtant se faire respecter, comme la « curiosité » suivante le montre : il s'agit du « mur du premier portail », où des anneaux de fer encore visibles marquent l'endroit où l'on pendait les condamnés, et la vaste niche qui les joutte recevait leurs têtes... « Dernièrement plusieurs pirates grecs furent condamnés, écrit Gerlinger en mai 1855. Après un procès expéditif ils furent pendus aux poteaux les plus proches. Dans un certain quartier, ils étaient très nombreux, répartis un peu partout. »

Aux yeux du jeune Alsacien « le palais du Sultan (Topkapi) se présente comme « un chef-d'œuvre de bon goût et de construction plaisante, surtout les portails tout de marbre blanc et décorés de riches sculptures, un véritable exemple de la magnificence orientale ». Au début de 1856 occasion lui est donnée de le visiter. Un cicérone le conduit « d'une salle à l'autre à travers un labyrinthe de pièces. « Je n'avais pas assez de mes yeux, écrit-il, pour admirer ce luxe oriental et je ne pouvais me départir d'un étonnement admiratif. Les parquets en bois précieux, agencés de différentes manières, des draperies et étoffes de grand prix, les plafonds et murs décorés avec un soin tout particulier (où les dorures ne manquaient évidemment pas) m'ont fasciné. Dans chaque salle des colonnades et des tableaux en marbre d'une couleur particulière (... et), très intéressants, deux bains turcs, où les murs et les sols, ainsi que les bassins et les baignoires étaient faits du même marbre. (...) Naturellement la chambre à coucher du Sultan est la plus richement décorée, mais sans beaucoup de goût. » En sortant, Gerlinger se trouve tout de même « bien heureux de pouvoir se passer de tout ce luxe ».

Un autre jour Gerlinger peut jeter un œil, « par une porte entr'ouverte », à la salle du bâtiment du Grand Conseil (Sénat), où se tiennent les séances du *divan*,

« un lieu recouvert de très beaux tapis, à la mode turque, autour duquel sont disposés des divans, mais aussi des fauteuils bien rembourrés en assez grand nombre. Beaucoup de monde circule dans ce bâtiment, mais il ne s'agit que de domestiques sourds-muets – chaque pacha en possède un – qui seuls ont le droit d'approcher leurs maîtres lorsque ceux-ci traitent des affaires de l'État. Les autres se retrouvent dans les vastes couloirs ou dans des pièces qui leur sont réservées et fument tranquillement leur *tchibouk*. »

LA RELIGION DES TURCS

Les Turcs, constate Gerlinger, sont divisés en plusieurs sectes, pour la plupart à caractère mystique. Une connaissance, le docteur Milligen, lui donne quelques précisions à ce sujet : « Les derviches sont constitués en une quinzaine de sectes. Certains sont de simples jongleurs ou des camelots, mais d'autres, beaucoup moins nombreux, sont des érudits. » Quelques jours plus tard le jeune Alsacien a lui-même l'occasion d'assister à des danses de derviches. « Les Turcs se sentent plus proches des juifs et des protestants car ils n'admettent pas d'images », dit un distingué marchand du bazar au pasteur quelques jours après son arrivée à Constantinople.

Comme chez tous les peuples civilisés, écrit Gerlinger, des périodes sacrées et festives rythment la vie de tout un chacun chez les Turcs. Si la naissance est une fête chez les chrétiens, ce n'est toutefois pas le cas chez les musulmans : le père se contente de reconnaître l'enfant et de lui donner son nom. C'est l'entrée de l'enfant à l'école coranique qui est marquée par une fête familiale. Juché sur un cheval richement paré, revêtu de ses plus beaux atours, le jeune garçon est accueilli triomphalement par ses camarades avec force cris et jeux. Ce même jour le Coran lui est solennellement remis (l'enseignement religieux constitue la base de toute l'éducation, remarque l'aumônier). Lorsque le garçon sera en mesure de témoigner de sa foi, il sera circoncis, mais ce n'est pas obligatoire. Le mariage, quant à lui, est uniquement civil.

Enfin, lorsqu'un Turc décède, il est enterré peu d'heures après sa mort. Dans la tombe on laisse un peu de place pour deux anges. Devant la sépulture est récité une sorte d'acte de foi. L'âme ainsi préparée incline vers l'un ou l'autre des anges, selon que le défunt est destiné à l'enfer ou au paradis. Les pierres tombales sont en général percées, afin que l'on puisse les arroser. Souvent un bassin y est ménagé afin que les chiens et les oiseaux puissent s'y désaltérer. Sur la pierre sont gravées des inscriptions – en général des versets du Coran – qui ne se rapportent pas forcément au mort, mais qui ont toujours un contenu élogieux. Des branches d'arbre couvertes de fruits tombant à terre, ou une fleur cueillie, ornent parfois la tombe, comme symboles du caractère éphémère de la vie terrestre. Avant l'enterrement le cercueil du défunt est souvent posé devant la mosquée, mais jamais à l'intérieur.

Le pasteur admire beaucoup l'architecture musulmane. Certains soirs les minarets sont « magnifiquement illuminés. C'est une vision merveilleuse que celle de toutes ces lumières. Trois rangées de flambeaux entourent toujours chaque couronne du minaret ». Le 1^{er} mai 1855 il visite l'ancienne basilique chrétienne Sainte-Sophie, transformée en mosquée après la prise de Constantinople par Mehmet II en 1453. Chacun enlève ses souliers et se donne toutes les peines du monde pour ne pas perdre les babouches qu'il a enfilées à la place. « Mais ici c'est la coutume, commente le pasteur, et tous y sont habitués. Que ne ferait-on pour assouvir sa curiosité ! » (un an plus tard (le 29 mai 1856), son assistant Bourel se fera proprement rosser pour avoir osé entrer dans Sainte-Sophie sans se déchausser). À peine à l'intérieur les visiteurs sont accueillis par des « prêtres », qui pensent pouvoir leur vendre du *tchibouk*, à moins que ce ne soient des marchands juifs. « Dès la galerie extérieure de précieux tapis couvrent le sol et toute la voûte constitue une seule mosaïque où l'or domine, raconte le jeune Français. Mais c'est l'intérieur qui offre le coup d'œil le plus imposant : c'est un endroit élevé et vaste, aussi haut que la mosquée elle-même, car depuis l'intérieur on aperçoit toute la coupole et toutes les petites tours ornées de mosaïques dorées. Les murs sont en marbre, les colonnes en marbre ou en porphyre et, sur le sol, entre les tapis, on aperçoit parfois le marbre blanc. Quelques fenêtres peintes s'ouvrent dans l'ancien chœur et sur le côté est dressée une chaire en forme de minaret. Il y a aussi une ancienne pierre baptismale qui sert aujourd'hui de trône. Le Sultan a sa place sur une estrade et les dorures y sont très nombreuses. »

Le Ramadan est très suivi, mais, semble-t-il, non sans peine. Le 8 mai 1856, dans un café où il étanche sa soif, le pasteur est harcelé par le patron qui lui demande l'heure sans arrêt en ayant l'air de vouloir précipiter le coucher du soleil. Le conducteur de la barque que l'aumônier emprunte ensuite passe sans cesse la main sur son estomac vide. « Il est vrai, concède le visiteur, qu'il est particulièrement épuisant de travailler sous un soleil torride dans ces conditions. »

Les victoires qu'ils ont autrefois remportées au nom de l'islam continuent à donner aux Ottomans un complexe de supériorité, constate Gerlinger. « Les Turcs sont au fond d'eux-mêmes aussi fanatiques que leurs ancêtres, écrit-il le 22 octobre. S'ils en avaient encore la possibilité, ils continueraient à traiter les chrétiens comme leurs esclaves ». Mais « ils haïssent en particulier les chiïtes (les Perses) ; un proverbe courant dit que ce sont des ânes sur lesquels les juifs galoperont pour être précipités en enfer. » Ne serait-ce ces remarques, le pasteur pose donc un regard plutôt bienveillant sur la religion musulmane qu'il découvre en Turquie.

LES AUTRES CHRÉTIENS

Ce regard contraste presque avec celui qu'il porte sur les chrétiens, exception faite, bien sûr, pour les protestants. Dès le 18 avril 1855, sur le bateau qui le mène

à Constantinople, Gerlinger rencontre un abbé, aumônier du corps des voltigeurs de la garde impériale, qu'il décrit comme « habillé de manière pittoresque, coiffé d'un chapeau orné d'une cordelette en soie verte avec des fils dorés et une petite croix ». La méfiance reste cependant de mise : ils se côtoyaient depuis deux jours déjà en se lançant des coups d'œil en coin ; elle s'accroît à Constantinople lorsque le pasteur apprend par des malades que le prêtre leur a proposé d'abjurer leur foi protestante. En revanche une solide entente s'établit entre Gerlinger et l'abbé Chilard, qu'il appelle son « confrère », aumônier catholique de l'un des hôpitaux de Constantinople (qui embarque le 11 septembre 1855 pour la Crimée en lui promettant de maintenir avec lui des liens épistoliers). Dans les hôpitaux il arrive que des catholiques viennent le voir. Gerlinger admire d'ailleurs la bonté de l'un d'entre eux, un chasseur originaire du Doubs, qui s'occupe comme un frère d'un camarade amputé d'un bras et partage ses repas avec lui.

Les chrétiens d'Orient semblent curieusement beaucoup moins intéresser Gerlinger que les Turcs. Tout juste fait-il allusion, au cours des cinq premiers mois de son séjour, à l'école arménienne catholique, mais c'est parce qu'elle est dirigée par une Alsacienne, mademoiselle Noetinger, assistée de trois autres dames originaires de Strasbourg. L'église arménienne qu'il a l'occasion de visiter en septembre 1855 seulement lui paraît « une sorte de transition entre une église et une mosquée ». Il n'y aperçoit que des hommes, qui « font le signe de la croix comme les catholiques », mais « se penchent tellement que leur front touche le sol comme chez les Turcs » ; comme ces derniers d'ailleurs, ils ont quitté leurs chaussures pour entrer dans le lieu saint. Les mélodies que chantent les prêtres « ne sont pas très harmonieuses, plutôt cacophoniques ». En bref, « tout cela n'élève pas l'esprit ».

Le jugement n'est guère plus favorable pour ce qui concerne les orthodoxes. À l'occasion de la déposition du patriarche grec de Constantinople, accusé d'avoir vendu aux alliés des couvents situés sur l'île des Princes, transformés ensuite en hôpitaux, Gerlinger constate que « l'accusation de corruption touche régulièrement chaque membre du clergé grec, du haut jusqu'au bas de l'échelle. Un patriarche n'obtient sa charge qu'après avoir versé une somme considérable au Saint-Synode, qui est habilité à le désigner, et dont la préférence va à celui qui offre le plus. Une fois entré en fonction, le patriarche essaie de récupérer la somme avancée, avec les intérêts naturellement, ce qui le conduit à vendre les charges d'évêques ou même les simples postes de desservants de paroisses. La simonie est une pratique tout à fait courante et personne n'y trouve rien à redire. En règle générale les prêtres grecs sont des ignorants. Cela fait quelques années à peine que fut construit une sorte de séminaire où leur est prodiguée une certaine instruction. Comme l'essentiel fait défaut à la religion grecque, les Grecs attachent une grande importance à des détails. Ils sont terriblement fanatiques et réprobateurs. Ils observent de nombreux jeûnes, comme c'est le cas dans l'Église catholique romaine. » De même les orthodoxes pratiquent la coutume des œufs de Pâques.

Grecs et Latins sont cependant très divisés, constate le pasteur. « Pendant la Semaine Sainte, apprend-t-il le 10 décembre, de grandes festivités ont lieu à Jérusalem. Les catholiques et les Grecs organisent de grandes processions et représentent de manière assez étonnante certains épisodes de la vie de Jésus. Mais le tout s'achève bien souvent par une bataille rangée entre les moines catholiques et grecs. »

Le 2 mai 1856 le jeune Français assiste à une grande fête grecque organisée à Baloukli, près de Stamboul, vers la mer de Marmara. Il s'agit d'un mélange mi-profane mi-religieux. Les pèlerins commencent à puiser de l'eau dans un puits où ont été jetés des poissons à moitiés frits (tradition dont l'origine remonte à un épisode légendaire de la prise de Constantinople par les Turcs). Pour arriver à cette fontaine à laquelle on prête des vertus miraculeuses, les gens s'écrasent et se bousculent jusqu'à en mourir étouffés. Le 17 mai, quelques jours avant son départ, Gerlinger a l'occasion de visiter le monastère Saint-Georges, sur une montagne proche de Constantinople. Ce qu'il y voit lui fait relativiser son jugement sur la richesse du clergé grec. Ce petit couvent occupé par trois moines seulement, écrit-il en effet, « se caractérise par sa pauvreté ; il est construit tout en bois et ressemble un peu à une ferme mal entretenue ».

Malgré cette dernière vision qui montre que l'idéal évangélique est aussi pratiqué chez les orthodoxes, la vision que Gerlinger donne des chrétiens d'Orient reprend tous les préjugés en usage à son époque dans son milieu : fanatisme, superstition, goût pour les choses matérielles, attachement à la lettre plutôt qu'à l'esprit de la religion ; quant aux catholiques, ce sont de dangereux concurrents, toujours tentés de travailler à une assimilation pure et simple de la petite minorité que constitue le protestantisme français.

LES SOLIDARITÉS RELIGIEUSES

C'est la compagnie des protestants, Français ou étrangers, que Gerlinger recherche en priorité, comme il est naturel. Au début de son séjour, Frossard, autre ministre du culte, lui fait découvrir Constantinople à partir de l'hôtel des Ambassadeurs, auquel ils sont tous deux descendus. Il lui présente quelques familles protestantes européennes, comme celle du commerçant Lebet, celle de l'ambassadeur des Pays-Bas, le comte van Zeylen. Mais Frossard quitte presque aussitôt Constantinople, annonce dont il réserve la primeur aux fidèles qui assistent à un culte donné à la chapelle hollandaise le 29 avril 1855, non sans émettre le vœu que tous les protestants de langue française puissent se constituer en paroisse. Avant de partir, Frossard introduit son confrère auprès du docteur Millingen, un Anglais, « vraiment un érudit et, ce qui est encore plus rare, un bon chrétien et un zélé protestant ». C'est auprès de lui que le partant a puisé des renseignements destinés à lui permettre de publier plus tard un ouvrage sur la Turquie. Gerlinger

aura l'occasion, un an plus tard, le 18 mai 1856, de rencontrer un autre historien, Hardingeart, de Lausanne, précepteur dans une famille de marchands grecs établis à Odessa. Gerlinger saisira aussi l'opportunité d'aller rendre visite à des prisonniers russes, parmi lesquels il trouvera quelques protestants qui s'expriment en allemand.

Il se tient régulièrement informé du sort de ses confrères Röhrig et Chardon, partis pour la Crimée. Le 10 mai 1855 lui parvient la triste nouvelle de la mort de Chardon et la question concomitante : « Devrai-je aller le remplacer en Crimée ? Comme il est triste de laisser sa vie dans un pays étranger » (un deuxième confrère, Babut, mourra lui aussi en Russie). Mais voilà qu'arrive bientôt un nouvel aumônier, Meinadier, qui est désigné le 10 juillet pour la Crimée (où il part effectivement quinze jours plus tard). Gerlinger, qui, dans un premier temps, ne peut masquer son soulagement à l'annonce de cette nouvelle, semble en venir ensuite à regretter cette désignation. « Réflexion faite, j'aurais bien envie de me rendre en Crimée, écrit-il le 21 juillet. Après tout, on n'y court pas plus de danger qu'ici et, même si le séjour là-bas présente quelques inconvénients, il comporte certainement aussi des avantages. » La question n'est cependant pas d'actualité : le travail ne manque pas à Constantinople, où le rejoignent le 24 juillet deux nouveaux confrères, Babut et Roser.

Au fil de son Journal Gerlinger mentionne ses rencontres avec des militaires protestants. Le 30 avril, au tout début de sa mission, il fait la connaissance d'un « très aimable soldat » originaire de Leitersweiler, de l'autre côté du Rhin, mais élevé à Goersdorf, en Alsace du Nord. Des larmes coulent dans les yeux du jeune homme lorsque le pasteur lui remet un Nouveau Testament. L'ecclésiastique envoie aussi des livres aux soldats et à ses confrères qui sont en Crimée (ainsi que de l'argent et de la nourriture). Lorsque quelques protestants désirent recevoir la communion (*Abendmahl*), Gerlinger les encourage dans cette voie et fixe un jour précis où tous ceux qui le désirent pourront venir le voir. Le 3 août il donne également la communion à un soldat originaire du Gard, qui tient absolument à recevoir l'hostie avant son retour en Crimée. À cette occasion Gerlinger utilise pour la première fois un livre de cérémonie en français.

Puisque ses confrères catholiques pratiquent ouvertement le prosélytisme, le pasteur semble y céder quelque peu lui aussi. Il arrive même parfois à des catholiques de demander un exemplaire de la Bible, remarque-t-il, visiblement très satisfait. « Mieux encore, écrit-il le 7 mai 1855, deux infirmiers catholiques expriment le désir de devenir protestants. » Gerlinger leur enjoint toutefois d'approfondir d'abord la question, de s'interroger sur les motifs de ce changement éventuel de religion et de se rendre ensuite à son domicile pour aller plus loin. Mais dès ce moment il se demande s'il les reverra jamais (et, en effet, ne fait plus allusion à eux par la suite). En revanche il lui est donné à l'automne de 1855 de rencontrer un médecin militaire de l'armée ottomane, qui, « en dépit de son bonnet rouge et de son sabre turc », est « très connu de tous les membres du clergé

catholique, car ce monsieur était évêque en France. Subitement, il se fit protestant, ce qui demande un grand courage et beaucoup d'abnégation. Ses biens furent confisqués » (curieuse affirmation car en France, chacun est libre de changer de religion...). « Le Pape Pie IX pensait pouvoir le faire changer d'avis, mais rien n'y fit. (...) Dès le premier contact, il me donna l'impression d'avoir beaucoup souffert. » Ce moderne « confesseur de la foi » a fondé sa propre église.

Les tâches de Gerlinger ne sont d'ailleurs pas toujours seulement spirituelles : un Prussien lui réclame une grammaire française – les Allemands de la Légion étrangère sont d'ailleurs « en général des gens intéressants », fait remarquer l'aumônier – et un autre soldat un peu d'argent pour remplacer ses effets détruits par un incendie ; plus tard on lui réclamera aussi un ruban pour accrocher une médaille et même de l'argent pour se procurer du tabac. Le 13 mai 1855 c'est un mourant qui lui demande d'envoyer à sa mère les vingt derniers francs qu'il a réussi à préserver. « Il a en effet remarqué combien la conduite des infirmiers est indélicate : à peine un soldat a-t-il rendu l'âme qu'ils se précipitent sur les maigres affaires qu'il laisse. » Gerlinger rend donc aussi de nombreux services matériels : à son passage à Marseille, M^{me} Jean Monod, figure de la bonne société protestante, lui avait par exemple remis l'importante somme de 1 150 franc, prix du remplacement d'un soldat en Crimée.

DES ÉCHOS LOINTAINS DE LA GUERRE

Cette guerre qui se déroule de l'autre côté de la mer Noire n'apparaît qu'en filigrane dans le récit, de loin en loin. L'armée en a assez de la guerre, écrit-il le 22 mai 1855, alors que le siège de Sébastopol s'éternise. « Les Russes disent des Français : "C'est une armée de lion commandés par des ânes." Ce serait une bien bonne chose si la paix revenait rapidement. » « Aujourd'hui, ajoute-t-il le 11 juin, arrive la nouvelle de la prise de la tour de Malakoff ! Mais à quel prix ! Si seulement on voyait la fin de cette guerre ! » Le 8 juillet son collègue Röhrig lui annonce de Crimée qu'on y prépare les quartiers d'hiver (on y construit des espèces de huttes en pierre). Le conflit n'est donc pas près de s'achever. Seule bonne nouvelle : le choléra y a pratiquement disparu. Le 12 septembre des coups de canon retentissent toute la journée, tandis que de nouveaux convois de blessés arrivent à Constantinople. Le soir navires et rues de la ville sont illuminés. Des drapeaux français fleurissent aux balcons : tout Sébastopol est désormais aux mains des alliés ; jusque tard dans la nuit les fusées crépitent. « Mais en même temps, écrit Gerlinger le lendemain, on parle de toutes les pertes subies : sept généraux ont perdu la vie, et autant sont blessés. Le nombre des officiers tombés est considérable et ce sont plusieurs milliers de soldats qui sont morts. »

C'est le 29 mars 1856, enfin, qu'on annonce à Constantinople la signature imminente du traité de paix de Paris (effective le lendemain). « Déjà on commence

à évacuer les bâtiments appartenant à l'ambassade de Russie, afin que tout soit prêt pour le retour des diplomates », écrit Gerlinger. Le 31 le canon tonne de nouveau toute la journée. Pourtant la foule déambule paisiblement dans les rues. L'enthousiasme des Turcs ne semble pas très marqué (il faut dire qu'ils ont surtout fait la guerre par procuration). « Les Turcs sont las de voir les troupes étrangères, en conclut Gerlinger, et ils ne pourront se réjouir que lorsque les Français et les Anglais auront quitté leur pays. » Dès le 8 mars l'un d'entre eux l'avait confié sans ambages au pasteur : « Dieu a voulu nous discipliner par une guerre contre la Russie et par la perte de la Grèce, puis par la peste, le choléra et d'autres maux ; et comme après tout cela nous n'étions pas devenus meilleurs, il nous a envoyé les Anglais et les Français, et c'est là la plus terrible des plaies. » Quant aux Grecs, « ils ne peuvent se résoudre à accepter la défaite russe, mais ils se gardent bien de montrer leur désappointement ».

Le 7 avril le pasteur assiste à la parade des troupes britanniques devant le Sultan. Ce ne sont pas moins, d'après ses dires, de 10 000 hommes qui défilent à cette occasion, équipés de neuf car ils font partie de renforts qui s'apprêtaient à prendre part aux combats. « Les uniformes brillaient d'un éclat particulier et les chevaux étaient magnifiques, écrit-il. Tous les corps de l'armée anglaise étaient représentés : carabiniers, dragons, artilleurs turcs, chasseurs allemands, volontaires polonais, Highlanders jambes nues ; les vestes rouges étaient d'un très bel effet. »

Aumônier militaire finalement très peu militaire, Gerlinger n'est pas cocardier pour un sou. Il considère la guerre comme un grand malheur et il ne lui semble pas qu'une quelconque raison idéologique puisse la justifier. Sa seule utilité aura été de lui permettre cet extraordinaire voyage en Orient.

LE RETOUR

Rappelé à l'ordre part le directoire car il prolonge trop son séjour au-delà de la paix, Gerlinger se résout à reprendre le chemin de la France le 29 mai 1856. Il se réveille dans le détroit des Dardanelles, où montent cent vingt soldats convalescents. C'est un bel endroit, écrit-il, mais qui ne vaut pas le Bosphore car, en lieu et place des demeures princières, on n'aperçoit sur ses hauteurs que des canons, qui peuvent en refuser l'entrée aux bateaux. Plus loin le bateau longe des tumuli, dont l'un pourrait être celui d'Achille. Le 31 mai le pasteur descend à terre à l'escale de Smyrne. Après avoir fumé le narguilé avec son collègue Reichhardt, il visite l'institut des diaconesses, qui donnent, en français, des cours à environ quatre-vingt-dix jeunes filles de différentes confessions. Si le bazar, dans le quartier turc, « est moins beau que celui de Constantinople », le quartier des Francs est au contraire beaucoup plus propre et plus attrayant que celui de la capitale. Tout au long du rivage s'élèvent les maisons cossues des négociants. Gerlinger et son compagnon rencontrent aussi des officiers de la Légion suisse, que les Anglais font cantonner en ce lieu.

Le prochain arrêt est pour le port de Tyr, au Levant. Sous un soleil brûlant les deux pasteurs visitent une église grecque, puis grimpent par un très raide escalier qui forme des ruelles étroites vers la partie romaine de la ville, d'ailleurs sans grand intérêt selon Gerlinger. Tel n'est pas le cas de La Valette, sur l'île de Malte, où les deux Alsaciens ont le sentiment de « retrouver l'Europe ». En compagnie d'officiers français, ils font le tour des curiosités de la ville : un fort, garni de plusieurs batteries ; et surtout l'église Saint-Jean des chevaliers de Malte. Le sol est fait des tombeaux des chevaliers, chacun portant les armoiries d'une famille. « Quel dommage de fouler un tel plancher avec des chaussures ! », se lamente le pasteur. Les murs sont ornés de tapisseries des Gobelins et le plafond de fresques, si bien qu'il « faudrait huit jours pour avoir tout le loisir de contempler tranquillement toute cette splendeur ». Après avoir acheté, en bon touriste, des breloques en lave, camée et corail, Gerlinger assiste dans le port à des exhibitions de plongeurs qui vont, à la demande, chercher des pièces de monnaie que les spectateurs jettent dans la mer.

Marseille, qu'il aborde par les îles du Frioul et le château d'If, lui apparaît superbe. « La ville gagne chaque jour en beauté, affirme-t-il. (...) Les maisons sont belles, les rues régulières et larges, certaines bordées d'arbres, et de temps en temps on débouche sur une jolie place agrémentée par une fontaine. » Après Nîmes, Arles, Tarascon, Beaucaire, il gagne Avignon « par une misérable diligence ». « Le palais des Papes est une sorte de forteresse dans la tradition des châteaux-forts » et mérite à peine le détour, selon lui. Dans le train qui le conduit à Lyon, le hasard le place dans un compartiment occupé par une mère protestante et sa fille, qui connaissent l'un de ses amis de Constantinople. À Paris le 15 juin il assiste à un feu d'artifice donné en l'honneur de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. De retour à Strasbourg le 15 juillet, il retrouve son village de Lembach le 22. Ainsi s'achève un périple de près d'un an et demi.

CONCLUSION

À première vue le témoignage du pasteur Gerlinger entre dans la catégorie bien connue et largement étudiée des récits de voyage *orientalisant* du XIX^e siècle, plutôt que dans celle, balbutiante à l'époque, des reportages de guerre (bien que la guerre de Crimée constitue un tournant à cet égard, comme, d'ailleurs, pour l'histoire de la photographie). La violence et la mort sont pourtant toujours présentes et semblent planer au-dessus de la tête de l'auteur. Le risque est bien réel en effet : onze aumôniers français sont morts pendant cette guerre (pour, dit-on, pas moins de soixante-dix russes) et Gerlinger évoque avec tristesse le décès de son confrère protestant Chardon en Crimée (à la date du 10 mai 1855) et de deux ministres catholiques, l'un en Crimée, l'autre à l'hôpital de Péra (le 22 mai

suisant). Le typhus et le choléra, plus encore que la mitraille, guettent aussi bien ceux qui combattent en première ligne que ceux qui servent à l'arrière. « Quelle tristesse lorsque l'on songe à ceux qui, pendant cette guerre, pleureront leur fils ou leur frère ! », se lamente à plusieurs reprises le jeune Alsacien. De la guerre elle-même il ne voit rien, mais en ramène tout de même un souvenir, une canne russe qu'un officier anglais a ramassée sur le champ de bataille et qu'un nommé Lindson, un commerçant établi à Sinope, sur la mer Noire, qui revient de Crimée, lui a offert le 27 août 1855. « Elle n'est pas particulièrement belle, commente le pasteur, mais c'est un cadeau original qui n'est pas dépourvu de valeur. »

Les nombreux à-côtés du service des soldats français malades offrent aussi à l'auteur de formidables occasions de découverte : d'abord celle de la diversité du christianisme, et cela sans aucune tendresse – mais le pasteur est là fils de son époque, l'œcuménisme n'est pas encore d'actualité – pour les catholiques, les orthodoxes et les arméniens ; ensuite celle de l'islam, pour lequel il paraît presque parfois plus indulgent que pour ses frères chrétiens ! Au-delà des religions, ce sont aussi des cultures et des modes de vie nouveaux pour lui qui nous sont présentés (que ce soient ceux des Turcs, des Grecs ou d'autres nations encore). Pour finir Gerlinger assure qu'il garde un bon souvenir de Constantinople, où il a vu « de belles choses », rencontré « des gens souvent cultivés » et pu « faire un peu de bien » en apportant du réconfort à de nombreux soldats. Complètement immergé dans la vie ottomane, il fait peu d'allusions aux nouvelles qu'il reçoit de France, en dehors des lettres de ses correspondants réguliers, en particulier des membres de sa famille (au sujet de laquelle il se fait du souci) et des confrères résidant un peu partout en France. Au début de 1856 il se dit tout heureux d'avoir pu parcourir un journal français à la bibliothèque de Topkapi et le 17 mars il est averti de la naissance du prince impérial Eugène Napoléon par cent un coup de canon tirés sur ordre du Sultan. Il lui arrive d'avoir parfois la nostalgie du pays natal, mais il se console en pensant à l'importance de sa mission.

À l'heure où, en raison du tourisme de masse et surtout de l'immigration, Alsaciens et Turcs sont amenés à se côtoyer fréquemment, l'expérience du pasteur Gerlinger au milieu du XIX^e siècle pourrait être source de quelques enseignements. C'est pourquoi une publication bilingue français-allemand – et éventuellement, pourquoi pas ? une traduction turque – de ce journal constitueraient d'utiles et intéressantes initiatives.